

Le parcours de la création de Josée Robertson De l'héritage familial à l'expression contemporaine

Élise Dubuc

Number 76, Winter 2004

De l'article de traite à l'oeuvre d'art : la fourrure

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/7304ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Dubuc, É. (2004). Le parcours de la création de Josée Robertson : de l'héritage familial à l'expression contemporaine. *Cap-aux-Diamants*, (76), 35–37.

DE L'HÉRITAGE FAMILIAL À L'EXPRESSION CONTEMPORAINE

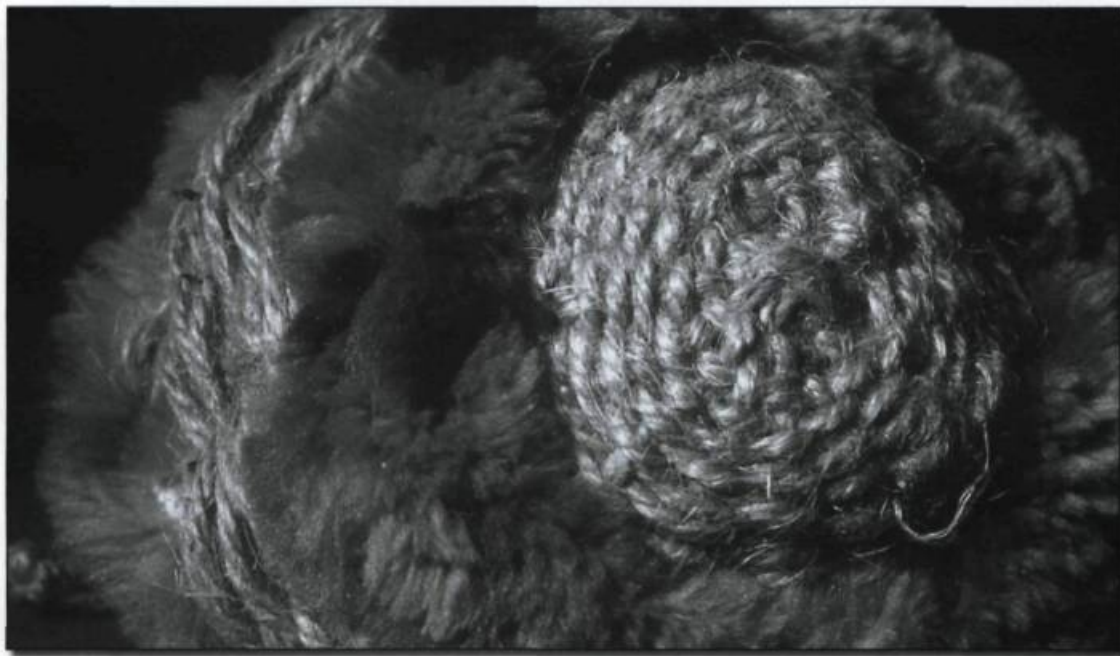
Propos recueillis par Élise Dubuc.

Josée Robertson est une artiste en art contemporain. Elle vit dans la communauté inue de Mashteuiatsh où elle a grandi et enseigne les arts plastiques et la création à l'école Amishk. Issue d'une famille de négociants en fourrures depuis cinq générations, elle tire une grande inspiration de cette matière. Sa dernière installation *Les Mémoires suspendues* – présentée à la galerie l'Œuvre de l'Autre de l'Université du Québec à Chicoutimi, à l'hiver 2003, puis tout récemment à la galerie Le Vieux Presbytère de Deschambault – résume sa recherche artistique et identitaire personnelle. À travers la mise en perspective de ses propres œuvres, elle intègre l'histoire proche de sa famille, celle lointaine de son peuple, mais également sa recherche. Nous avons profité de l'occasion pour lui poser quelques questions sur sa démarche et son rapport à la fourrure.

Élise Dubuc : Vos œuvres ne sont pas entièrement constituées de fourrure. Cette matière y tient cependant une place particulière. Dans votre installation *Les Mémoires suspendues*, vous présentez l'une de vos toutes pre-

mières expériences artistiques, de petits paniers tressés de fourrure, et une plus récente, un tapis fait de branches, de cuivre et de fourrures colorées. Cette matière qui appartient à l'histoire de votre famille est aussi, en partie, celle de votre expression.

Josée Robertson : Mes souvenirs d'enfance sont imprégnés de l'univers de la fourrure. La maison familiale de mon père y était entièrement consacrée : la conservation des peaux dans la chambre froide, la préparation, le commerce de la fourrure brute. Je me souviens de mon grand-père qui préparait les peaux et de ma grand-mère qui fabriquait de petites poupées indiennes en récupérant les queues de renard. Derrière cette même maison, j'ai joué à la cachette dans l'ancienne bâtisse qui servait à élevage de visons. À cette époque, mon père voyageait alors pour son père et je l'accompagnais souvent dans ses tournées de collecte de fourrures. À la retraite de mon grand-père, alors que le marché de la fourrure s'étiolait quelque peu, mon père a mis sur pied un petit atelier de transformation. Ayant acquis tout un savoir-faire



L'un des paniers de fourrure (détail) (1997-1998).
Matériaux : corde, jute, fourrure, fil de fer.
Dimensions :
16 cm de diamètre.
(Collection de l'artiste).



Le tapis *De-s-tress* (2000).
Matériaux : branches,
fil de cuivre, fourrure,
laine. Dimensions :
1,80 m x 1,20 m.
(Collection de l'artiste).

en matière d'achat, lui et ma mère uniront leurs connaissances. Ils transformeront le sous-sol de notre maison en petit atelier. Ma mère, qui était très habile, se chargera de la création et de la confection de divers accessoires, de chapeaux, ainsi que de vêtements de fourrure. C'est dans cet univers empreint d'une odeur particulière et de l'extrême douceur de la fourrure que j'ai grandi.



*Les mémoires
suspendues* (2003).
(Collection de l'artiste).

É.D. : N'avez-vous pas été tentée de vous intégrer à l'entreprise familiale?

J.R. : À vrai dire, tout m'y poussait. D'abord, j'ai pu bénéficier du savoir-faire de ma mère et j'ai hérité de son habileté. C'est elle qui m'a appris à coudre. Je crois bien que ma première création a été un manteau de Barbie en fourrure de chat sauvage! Je m'intéressais beaucoup à la confection. J'ai fait des études de haute couture à Jonquière, puis en design de mode au Collège LaSalle, à Montréal. Tout de suite après, j'ai commencé à travailler pour l'entreprise familiale. Cependant, l'expérience n'a pas pu être vraiment concluante. Le marché n'était pas favorable à la création. À ce moment-là, toute l'industrie de la fourrure souffrait du boycott européen. Mes études universitaires en design et les recherches artistiques que j'ai développées par la suite ont été beaucoup plus satisfaisantes. C'est peut-être aussi une question de génération. Mes sœurs, Diane, malheureusement trop tôt disparue, et Sonia, ont également emprunté le chemin de l'expression artistique.

É.D. : À travers votre démarche artistique, les gestes ont une grande importance. On le voit dans votre recherche exploratoire de différentes techniques.

J.R. : En effet, les petits paniers de fourrure que j'ai réalisés au tout début de mes études en design sont issus d'expérimentations qui demandent la répétition du geste. Le premier panier que j'ai fabriqué s'inspirait du travail de mon grand-père. Il utilisait de vieilles planches sur lesquelles il tendait les peaux de castors en rond et les retenait avec des clous. J'ai répété ces mêmes gestes que j'ai souvent vu faire, planter des clous en rond. Ce geste répétitif et le bruit du marteau sur les clous sont autant d'éléments qui me ramènent à mes souvenirs d'enfance. Puis, j'ai entrelacé des cordes de jute autour de ces clous et le premier panier a été créé. Par la suite, en répétant d'autres gestes, différents souvenirs émergent : les miens, par le tissage de bandelettes de papier que l'on faisait à la petite école, puis ceux de ma mère et de ma grand-mère, à travers la broderie, la couture, le tressage. C'est comme une méditation. Ces souvenirs des gestes auxquels s'est mêlée une recherche sur les techniques traditionnelles de vannerie des peuples autochtones m'ont amenée à créer de nouveaux petits paniers. Puis, l'intégration de la fourrure s'est faite tout naturellement. Cette recherche m'a également permis de reprendre contact avec toute la richesse de mes origines autochtones et de réfléchir sur les modes de transmission.

É.D. : Votre démarche de création est en quelque sorte une démarche identitaire. Vos installations *Ils ont piétiné la Terre* (2000-2001) et *Allégorie* (2001) s'inscrivent dans une lignée qui aboutit à l'exposition *Les Mémoires suspendues* (2003). À l'intérieur des boîtes d'exposition se retrouvent vos œuvres, des documents d'archives liés à l'histoire de votre famille et à la communauté ilnue de Mashteuiatsh. La création de l'œuvre *Tapis De-s-tress* (2000) qui y est intégrée est plus personnelle.

J.R. : La réalisation du tapis de *De-s-tress*, que l'on peut lire comme étant «dé-stress» ou «des tresses», est l'aboutissement synthèse d'une recherche. Une recherche identitaire qui passe par le souvenir et qui me permet d'affirmer ma spécificité en regard des deux cultures dont je suis issue : amérindienne et blanche. Deux cultures qui se questionnent l'une et l'autre. Ce tapis, qui est un autoportrait, se compose de fourrures, de branches et de fil de cuivre. Il fait la synthèse de ce que je suis : un être paradoxal à la frontière de deux cultures, de deux traditions. Par exemple, dans le tapis, outre le jeu pictural, la couleur sert à intégrer l'expression contemporaine de la fourrure. C'est également un bel exemple de ce qu'a pu apporter une culture à une



autre. À l'origine, la couleur des vêtements de fourrure était celle que lui conférait la peau de l'animal. Dans cet autoportrait, à ma façon, j'ai actualisé le langage de ma culture et exprimé les questions que je me pose. J'ai tenté d'exprimer qui je suis. ♦

■
Ils ont piétiné la Terre
(2000-2001)
(Collection de l'artiste).

■
Élise Dubuc est anthropologue.

Richard Robitaille

FOURRURES

À la fois atelier de création sur mesure, de teinture et de rasage, Richard Robitaille Fourrures vous offre un grand choix de manteaux, chapeaux et accessoires de prêt-à-porter.

Sur place, bénéficiez des services exceptionnels de notre atelier, telle la confection, la réparation ainsi que l'entreposage (cueillette et livraison gratuite).

Profitez de votre visite pour vous familiariser avec les différentes étapes de la transformation de la fourrure; Richard Robitaille Fourrures abrite aussi un économusée!

Situé face à la Gare du Palais
329, rue Saint-Paul à Québec
(418) 692-9699